

PRÉSENTATION

p. 4 BERNARD WOHL, PHILIPPE HAMMAN & FREDDY RAPHAËL
Hommage à François Steudler

p. 8 JUAN MATAS
Introduction

p. 12 DANIEL BERTAUX & CATHERINE DELCROIX
Présentation

DES FLUX MIGRATOIRES DE TRAVAILLEUSES
DU CARE

p. 18 HELMA LUTZ & EWA PALENGA-MÖLLENBECK
Les migrantes du care dans l'Europe divisée. Liens et contradictions dans un espace transnational

p. 28 JUAN MATAS
Les migrantes péruviennes au Chili et le travail de care : opportunités et risques d'une situation en plein essor

p. 42 NATACHA BORGEAUD-GARCIANDA
Relations de care, affects et dominations. Le care à demeure à Buenos Aires

FRANCE - ALLEMAGNE :
ÉTUDES COMPARATIVES DE FORMES DE CARE

p. 54 JANINA GLAESER
Assistant(e)s maternel(le)s d'origine étrangère et politiques de la petite enfance : une comparaison France-Allemagne

p. 62 JULIE SENTIS
Apprendre les métiers du care en France et en Allemagne au-delà des assignations de genre. Une approche ethnographique par les capacités

LE CARE EN INSTITUTION :
TROIS ÉTUDES DE CAS EN FRANCE

p. 72 MOUNIR FARHAT
Un dilemme du care : tension entre engagement personnel et distance professionnelle en unité Alzheimer

p. 80 CAROLINE GIACOMONI, HÉLÈNE HOARAU & ALAIN MONNEREAU
Enjeux et conflits autour du care à travers l'expérience de la délégation à domicile des traitements en cancérologie

p. 86 LAURELINE COULOMB
L'éthique du care malmenée au cours des interactions entre infirmiers et individus sans-abri

LUTTES ET RÉFORMES POTENTIELLES

p. 94 URSULA APITZSCH
Le care, la migration et l'ordre de genre

p. 102 AGNÈS BERTHELOT-RAFFARD
La discrimination par association : une expression du care dominé

p. 110 CHANTAL NICOLE-DRANCOURT
Pour une reconnaissance du care dans des sociétés de pleine activité

p. 118 DANIEL BERTAUX
Le care comme partie émergée de la production de la vie

CHANTIERS DE RECHERCHE

p. 132 ÉLODIE VALENTIN
Émotions, dynamiques citoyennes et espace public. L'expérience du projet social d'une maison de quartier à Dunkerque

p. 142 SUZY GUTH
Conflit dans le vignoble : Ammerschwihr et l'AOC Kaefferkopf

LU – À LIRE

p. 154 Recensions

p. 166 Résumés des articles

VERS
UNE
SOCIÉTÉ
DU
CARE
?

Directeur scientifique

Freddy Raphaël

Rédacteur en chef

Patrick Ténoudji

Comité scientifique

Georges Balandier (EHESS Paris),
Chantal Bordes-Benayoun (CNRS Toulouse),
Raymond Boudon (GEMAS Paris), Jean Cuisenier
(MNATP Paris), Giovanni Gasparini (Univ. Sacro Cuore,
Milano), Jose Carlos Gomes da Silva (Portugal),
François Héran (INED Paris), Claude Javeau (Univ. Libre
de Bruxelles), Nicole Lapiere (EHESS/CNRS Paris),
Marianne Mesnil (Univ. Libre de Bruxelles),
Sonia Montecino (Univ. de Chile), Jean Rémy (Univ.
Cath. de Louvain), Dominique Schnapper (EHESS Paris),
Alain Tarrus (Univ. Toulouse-Le Mirail), Alain Touraine
(CEMS Paris)

Comité de rédaction

Isabelle Bianquis-Gasser (Univ. Tours), Maurice Blanc
(Univ. Strasbourg), Nicoletta Diasio (Univ. Strasbourg),
Wolfgang Essbach (Univ. Freiburg), Brigitte Fichet (Univ.
Strasbourg), Antida Gazzola (Univ. Genova),
Philippe Hamman (Univ. Strasbourg), Pascal
Hintermeyer (Univ. Strasbourg), Leïla Jeolas (Univ.
Londrina), Reinhard Jöhler (Univ. Tübingen),
Salvatore La Mendola (Univ. Padova), David Le Breton
(Univ. Strasbourg/IUF), Juan Matas (Univ. Strasbourg),
Gabriele Profita (Univ. Palerme), Ilario Rossi (Univ.
Lausanne), Patrick Schmoll (CNRS Strasbourg),
Roger Somé (Univ. Strasbourg), Simona Tersigni
(Univ. Paris Ouest), Philippe Vienne (Univ. Mons),
Virginie Vinel (Univ. de Lorraine)

Collaborateurs éditoriaux

Anny Bloch, Marie-Noële Denis,
Geneviève Herberich-Marx

Équipe iconographique sur ce numéro

Vincent Hans, Aline Mathy, Patrick Schmoll

Ce numéro a été coordonné par :

Catherine Delcroix, Juan Matas & Daniel Bertaux

Maquette

Couverture : Aline Mathy
Cahiers intérieurs : Ersie Leria,
Presses Universitaires de Strasbourg

Administration

Presses Universitaires de Strasbourg
5 allée du Gal Rouvillois – CS 50008
FR-67083 Strasbourg Cedex
Tél. 03 68 85 62 65
e-mail : pu-strasbourg@unistra.fr

Diffusion/distribution

Librairies et agences d'abonnement :

CID

cid@msh-paris.fr

Particuliers et institutions :

Le Comptoir des presses d'universités

www.lcdpu.fr

18 rue Robert-Schuman

CS 90003

FR-94227 Charenton-le-Pont Cedex

Tél. 01 53 48 56 30

Fax 01 53 48 20 95

Revue publiée par la Faculté des sciences sociales
de l'Université de Strasbourg et le laboratoire
Dynamiques Européennes (UMR Uds/CNRS 7367)
ISSN 1623-6572

www.revue-des-sciences-sociales.com

À l'attention des auteurs

Les articles sont à adresser par document attaché à l'attention de Patrick Ténoudji, rédacteur en chef,
<patrick.tenoudji@misha.fr>.

L'article doit être anonymisé. L'auteur veillera à fournir dans un fichier distinct :

- ses coordonnées complètes : adresse postale, adresse électronique, téléphone ;
- ses titres ou profession et son appartenance institutionnelle (université, centre de recherche) ;
- un résumé d'une dizaine de lignes en français et en anglais.

Le texte comporte au maximum 40 000 signes et blancs, notes et bibliographie comprises. Il est rythmé par des intertitres courts, avec deux niveaux d'intertitres au maximum. Les passages cités de textes en langues étrangères sont traduits en français. Les notes, en numérotation continue, et les références bibliographiques, sont reportées en fin de texte. Le renvoi aux ouvrages de référence dans le texte courant et les notes se font par la seule mention entre parenthèses du nom de l'auteur, de l'année de publication et, le cas échéant, des numéros de pages citées.

Exemples :

- ... ainsi que l'indique J. Dupont (2003a), ...
- ... cette question a fait l'objet de plusieurs travaux (Dupont 2003a, Durand 2004, 2007)...

La bibliographie suit les consignes de présentations suivantes :

- pour un ouvrage : Dupont J. (2003a), *Titre de l'ouvrage en italique*, Lieu d'édition, Éditeur.
- pour un chapitre d'ouvrage : Durand M. (2004), Titre du chapitre sans guillemets, in Dupont J. (dir.), *Titre de l'ouvrage en italique*, Lieu d'édition, Éditeur, p. 52-92.
- pour un article : Durand M. (2007), Titre de l'article sans guillemets, *Titre de la revue en italique*, Lieu d'édition et éditeur si la revue n'est pas nationale, volume, numéro, p. 52-92.

Les articles soumis par les auteurs sont examinés chacun par un comité d'au moins deux lecteurs qui rendent des avis séparés. L'exemplaire du texte qui leur est remis ne mentionne pas l'identité de l'auteur, et l'auteur de son côté ne peut se faire communiquer l'identité de ses lecteurs : la décision du comité de rédaction, après avis des lecteurs, lui est communiquée par le rédacteur en chef. Les articles refusés ne sont ni conservés, ni retournés.

Si des graphiques et illustrations sont nécessaires à l'appui du texte, l'auteur en adresse les originaux ou les fichiers image haute résolution (300dpi) à la rédaction. Hors ce cas de figure, la recherche et les choix iconographiques relèvent de la seule décision de la rédaction de la revue.



N° **52**
2014

Khadija Seddiki

artiste plasticienne,
diplômée de l'Académie royale
des beaux-arts de Belgique,
de l'Académie des arts et métiers
Constantin Meunier d'Etterbeek,
des Écoles supérieures des beaux-arts
d'Alger et d'Oran, et de l'Université
Denis Diderot-Paris VII.
Elle a fondé TISSART, école d'art
et atelier de tissage, à Vanves.
<http://khadjiaseddiki.com/>

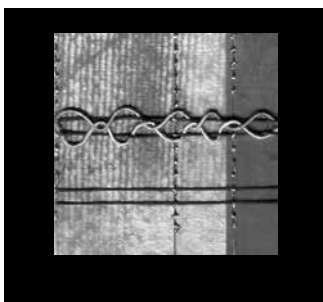
*Dans les sociétés du «Nord» de la planète, les besoins de **care** augmentent alors que les femmes n'acceptent plus guère de s'y consacrer sans contrepartie. Ce déséquilibre engendre des flux importants et différenciés de migrantes venant de «l'Est» ou du «Sud». Qui sont-elles, dans quelles conditions viennent-elles, dans quels cadres, lieux, rapports et conditions concrètes travaillent-elles, quels sont leurs droits ?*

*Ce numéro examine la situation de travailleuses du **care** : Polonaises en Allemagne, Péruviennes à Buenos Aires ou au Chili ; il aborde les contextes institutionnels de ces activités en France, en Allemagne, dans une perspective comparative. Une « société du care » est-elle en train d'émerger ?*

Couverture

image : Khadija Seddiki
composition : Aline Mathy

PRÉSENTATION



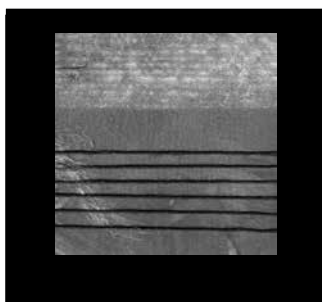
4
BERNARD WOHL
PHILIPPE HAMMAN &
FREDDY RAPHAËL

Hommage
à François Steudler

8
JUAN MATAS
Introduction

12
DANIEL BERTAUX &
CATHERINE DELCROIX
Présentation

DES FLUX MIGRATOIRES DE TRAVAILLEUSES DU *CARE*

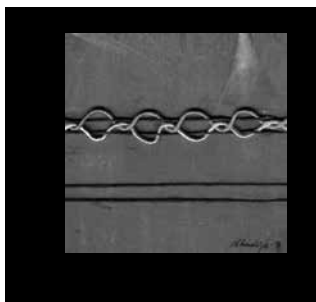


18
HELMA LUTZ &
EWA PALENGA-
MÖLLENBECK
Les migrantes du *care* dans
l'Europe divisée. Liens et
contradictions dans un
espace transnational

28
JUAN MATAS
Les migrantes péruviennes
au Chili et le travail de *care* :
opportunités et risques
d'une situation en plein
essor

42
NATACHA BORGEAUD-
GARCIANDA
Relations de *care*, affects
et dominations. Le *care* à
demeure à Buenos Aires

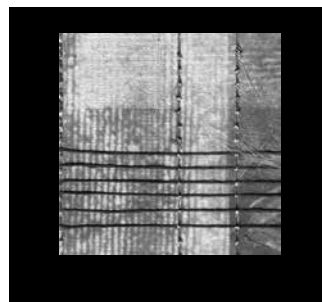
FRANCE -ALLEMAGNE : ÉTUDES COMPARATIVES DE FORMES DE *CARE*



54
JANINA GLAESER
Assistant(e)s maternel(le)s
d'origine étrangère et
politiques de la petite
enfance : une comparaison
France-Allemagne

62
JULIE SENTIS
Apprendre les métiers
du *care* en France et en
Allemagne au-delà des
assignations de genre.
Une approche
ethnographique par les
capabilities

LE *CARE* EN INSTITUTION : TROIS ÉTUDES DE CAS EN FRANCE



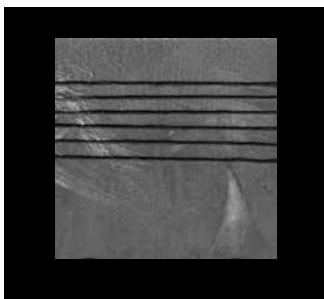
72
MOUNIR FARHAT
Un dilemme du *care* :
tension entre engagement
personnel et distance
professionnelle en unité
Alzheimer

80
CAROLINE GIACOMONI,
HÉLÈNE HOARAU &
ALAIN MONNEREAU
Enjeux et conflits
autour du *care* à travers
l'expérience de la délégation
à domicile des traitements
en cancérologie

86
LAURELINE COULOMB
L'éthique du *care* malmenée
au cours des interactions
entre infirmiers et individus
sans-abri

VERS
UNE
SOCIÉTÉ
DU
CARE
?

**LUTTES ET RÉFORMES
POTENTIELLES**



94

URSULA APITZSCH

Le *care*, la migration
et l'ordre de genre

102

AGNÈS BERTHELOT-RAFFARD

La discrimination
par association :
une expression
du *care* dominé

110

**CHANTAL NICOLE-
DRANCOURT**

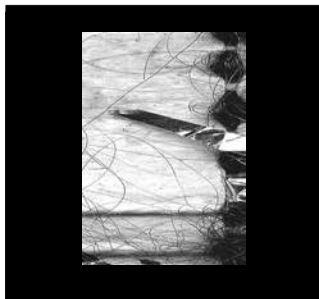
Pour une reconnaissance
du *care* dans des sociétés
de pleine activité

118

DANIEL BERTAUX

Le *care* comme partie
émergée de la production
de la vie

**CHANTIERS
DE RECHERCHE**



132

ELODIE VALENTIN

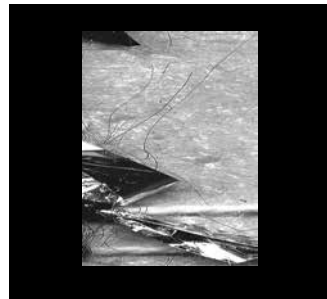
Émotions, dynamiques
citoyennes et espace public.
L'expérience du projet social
d'une maison de quartier à
Dunkerque

142

SUZY GUTH

Conflit dans le vignoble :
Ammerschwih
et l'AOC Kaefferkopf

LU – À LIRE



154

RECENSIONS

166

RÉSUMÉS DES ARTICLES

Relations de *care*, affects et dominations

Le *care* à demeure à Buenos Aires

Dans cet article nous nous posons la question des relations de *care* qui se tissent dans des situations de soin non seulement à domicile, mais à *demeure* (la travailleuse vit jour et nuit auprès de la personne âgée soignée). Pour cela, nous prenons appui sur des expériences partagées par six *cuidadoras*¹ (péruviennes ou argentines venues de l'intérieur du pays), ayant migré seules à Buenos Aires à la recherche de travail. Arrivées au cours des années 1990, elles ont toutes occupé ou occupent des emplois d'aide à domicile pour personnes âgées, de manière non déclarée, et à demeure (généralement de dimanche à samedi). Ce sont leurs points de vue et perceptions, partagés au cours d'entretiens biographiques de type histoire de vie réalisés en 2009, qui sont privilégiés. Chacune de ces trajectoires est traversée par plusieurs expériences de *care* à demeure. Trois de ces personnes travaillent de la sorte au moment des entretiens, deux sont employées domestiques et une a ouvert sa propre vitrine.

Il est impossible de savoir exactement quel pourcentage d'employées domestiques et plus encore de *cuidadoras* travaille à demeure dans la capitale argentine. Les chiffres varient, selon les sources, de 3 % à 26 % du

total des employées domestiques. Mais plusieurs facteurs (tels l'absence éventuelle de papiers en règle, le type de lieu de résidence, l'assimilation de la *cuidadora* au cercle familial, etc.) nous font penser que ce pourcentage pourrait être à deux chiffres. En outre, le travail à *demeure* impliquerait particulièrement les emplois d'aide à domicile pour les personnes âgées. En effet, c'est une fois que les vieilles personnes ont perdu leur autonomie que leurs enfants font appel à une *cuidadora* présente jour et nuit. On peut donc imaginer que parmi les emplois domestiques à demeure, une grande part concerne l'accompagnement de personnes âgées (très) dépendantes. Par ailleurs, comme en témoignent nos propres rencontres, les réseaux par lesquels circule l'information, les stéréotypes qui accompagnent ces emplois, ou encore l'expérience accumulée par ces *cuidadoras*, se traduisent par une surreprésentation des travailleuses migrantes dans le *care* aux personnes âgées à demeure².

Emplois domestiques et du *care* constituent dans la ville de Buenos Aires des «niches d'emploi» particulièrement réservées aux femmes migrantes (Argentines de l'intérieur du pays, Paraguayennes, Péruviennes). Cela témoigne de leur

position défavorable au croisement des rapports de domination de sexe, de «race», et de classe. Pour nous limiter aux emplois du *care* ici analysés, ils sont exclusivement occupés par des femmes (si la figure de l'homme *cuidador*, même très rare, demeure imaginable, celle du *cuidador à demeure* semble relever de la fiction), le plus souvent employées par une fille ou parfois un fils de la personne âgée à qui elles offrent leurs services. Si la famille qui emploie n'est pas nécessairement aisée³, sa situation économique est évidemment bien meilleure que celle de l'employée; et la relation implique, malgré ses particularités, un donneur d'emploi et une personne qui a besoin de travailler. Son origine socio-économique peut varier. Les migrantes venues de l'intérieur de l'Argentine peuvent être d'origine plus modeste que les autres migrantes latino-américaines, tout du moins que les Péruviennes, socialement et professionnellement déclassées par la migration. Ainsi, des rapports à la fois de classe, d'origine (rurale ou urbaine) et de capital scolaire s'immiscent *entre les migrantes* au sein des niches partagées. Mais le gain éventuel de pouvoir que pourrait apporter cet «avantage scolaire», apprécié des employeurs, est contre-

balancé par la fragilité qu'ont partagée la plupart des étrangères longtemps restées sans papiers, en proie à toutes formes d'abus et de discriminations, et plus contraintes d'accepter des emplois et des conditions de travail dont les Argentines se détournent (Courtis, Pacecca, 2008). Finalement, nous l'avons vu – ces rapports étant indémêlables (Kergoat, 2009) – la grande majorité de ces femmes sont des migrantes⁴. Dans le cas des Péruviennes par exemple, qui reprennent à leur compte les stéréotypes assimilant dans leur pays ces emplois à la « petite indienne pauvre et sans éducation », elles sont en Argentine assimilées à ces mêmes emplois parce qu'issues de migrations. Les stéréotypes dépréciatifs et/ou naturalisants qui touchent les migrant-e-s n'ont d'égal que ceux qui touchent les secteurs les plus pauvres de la population, issus ou non des migrations intérieures – comme Sofi qui se sent obligée de cacher à ses employeurs qu'elle vit dans un bidonville. Ces rapports, complexes, apparaissent ainsi intrinsèquement entrelacés. Multiscalaires, leurs manifestations sont variées, tant dans la situation sociale présente (dans l'assignation des emplois, dans les relations de travail, entre les différents groupes concernés, etc.), que sur le plus long terme des trajectoires collectives et individuelles (Borgeaud-Garciandía, 2015).

Dans le présent article, c'est à un niveau microsocal, celui des interactions individuelles en milieu contraint, que nous cherchons à dégager des enjeux de pouvoir et de domination. S'il ne nous est pas possible de nous immiscer dans le quotidien partagé par les *cuidadoras* et les personnes âgées, nous nous intéressons aux jeux des *relations* qui prennent forme dans les récits des expériences des *cuidadoras*, dans cette situation particulière de vie commune qui, à un moment ou à un autre selon les aléas de la maladie, prend la forme d'un enfermement partagé. Ces relations, prises dans les rapports sociaux de domination, mais particulières dans leurs manifestations, sont aussi révélatrices, dans leurs excès même, de l'ambivalence et de la complexité des affects mis en

jeu par un travail de *care*, ici continu et soutenu. Elles envahissent chaque instant de la vie de la *cuidadora*.

La relation qui se noue avec la personne prise en charge occupe toujours le devant de la scène du récit. Mais cette relation et le travail réalisé sont eux-mêmes sujets et travaillés par un entrelacs de relations entre différents acteurs: *cuidadora*, personne âgée, enfants qui sont aussi les employeurs, mais aussi parfois un conjoint, une petite-fille, une nièce, d'autres employé-e-s, etc. La relation de travail domestique marquée par deux figures, celle de la patronne et celle de l'employée, est soumise à une forme de 'triangulation' impliquant la *cuidadora*, la personne prise en charge, et enfin la fille ou le fils employeur: entre ces trois 'sommets du triangle' les échanges sont fortement personnalisés et porteurs d'une grande charge affective. C'est sur cette interdépendance des relations à la fois affectives et de travail que portera notre analyse, avant de proposer une interprétation sur fond de domination au/par le travail.

Cuidadoras et personnes âgées. Affects⁵ et relations variables

La *cuidadora* engagée à demeure passe des mois, voire parfois des années auprès d'une personne qu'elle accompagne et soutient jour et nuit, dans les activités du quotidien mais aussi les temps morts, au cours des périodes d'inquiétudes, de joies et d'angoisses, tout au long de la perte d'autonomie, souvent sous l'effet d'une forme de démence sénile. Recluses dans l'espace de l'appartement, *cuidadora* et personne âgée construisent un monde coupé de l'activité habituelle de la ville, entièrement tourné vers les besoins, les exigences, les caprices, les aléas tant de la vieille personne que de son état de santé. Malgré – lorsqu'elle existe – une coupure du samedi au dimanche, la vie de la *cuidadora* se trouve tout entière absorbée par la vie de l'autre, par sa responsabilité

engagée dans le maintien de la stabilité (physique, morale, affective) de la personne soignée. Cette coupure est d'ailleurs on ne peut plus éphémère. Outre que bien souvent elle se rend les fins de semaine auprès d'une autre personne âgée, la *cuidadora* demeure attentive à distance aux besoins de la personne soignée et sait que son retour s'accompagnera d'un surinvestissement de travail, les personnes âgées se montrant souvent perturbées par l'absence de celle qui devient leur référence au quotidien.

Alors que nombre de chercheurs se penchent sur les emplois de *care* se trouvent confrontés à la place incontournable des affects qui marquent les relations de travail (Dussuet, 2010; Molinier, 2005a-b; Kaufmann, 1996), il n'est pas étonnant que dans ces emplois à demeure ils deviennent le pivot autour duquel s'élabore le travail de *care*. Plus encore qu'une lecture en termes de relations familiales issue de l'usage abondant de métaphores familiales, il arrive que les liens qui se tissent entre la *cuidadora* et la personne âgée se parent dans les récits de l'exclusivité amoureuse, plus proche de l'amour romantique que des relations (même affectives) de travail entre la personne affaiblie et celle qui en prend soin. Chaque *cuidadora* rencontrée a sa grande histoire d'amour à raconter, dont le récit, pétri de sentiments, semble emporter la diversité des relations rencontrées tout au long de sa trajectoire. L'image des 'couples' qu'elles ont ainsi 'formés' dans leur activité de *care* leur reste en mémoire – Ofelia et Italia, Celia et Ángel, Estrella et Susana – introduisant une claire hiérarchie entre leurs diverses expériences. Dans *cette histoire-là* elles ont tout donné d'elles-mêmes, au point d'en sortir affectivement épuisées.

Celia: « Oui, je suis émue d'en parler parce que je l'ai aimé... que te dire? C'était la seule personne qui m'accompagnait dans tout ce que je faisais (...) Nous étions... je ne sais pas; seul Dieu sait ce que nous étions l'un pour l'autre (sa voix s'étrange). (...) Chaque fois que je pense à lui ou que je parle de lui, c'est quelque chose qui m'a marquée à vie, à vie ».

Plus tard, après le décès d'Angel et les tourments causés par la crise économique, politique, institutionnelle et sociale qui ébranla l'Argentine en 2001, Celia prendra soin d'un vieux militaire, puis d'un jovial vieux monsieur, mais son récit prend ici un tout autre accent. Elle conclura :

« *Ce qui m'a le plus touchée, c'est l'histoire d'Angel, les autres ont été des emplois [dont je macquittais] plus par devoir, plus par nécessité, parce que tous les emplois qui ont suivi, ce fut par nécessité plus que par... vocation, comme au début. Comme si tout cela m'avait trop blessée (...)* ».

Ces expériences sont structurantes. Longuement développées, profondément idéalisées, elles soutiennent l'élaboration du sens donné par chaque *cuidadora* à sa propre trajectoire. Ce sont souvent ces personnes dont elles parlent d'abord lors des premiers échanges informels, comme si ces relations témoignaient d'une expérience de *care* « réussie » qui leur permet d'élaborer une image positive d'elles-mêmes, mélange de don de soi désintéressé et illimité et de travail bien fait. Par un effet du récit, c'est cette histoire qui occupe le devant de la scène, reléguant dans ses marges les relations ne relevant pas de cet amour-là. Si ces dernières occupent une place subordonnée dans le récit, elles s'avèrent par contraste tout aussi heuristiques pour l'analyse du milieu étudié.

Les relations qui se nouent entre *cuidadora* et personne âgée ne sont pas monolithiques. D'une part, elles diffèrent les unes des autres. Même si les *cuidadoras* disent « aimer les vieux », cette généralité se dissout dans les récits de chaque relation : certains sont à l'évidence plus « aimés » que d'autres, même si toutes ces relations sont soutenues par un sentiment de responsabilité très fort, voire pesant. D'autre part chacune de ces relations est variable, fragile, non achevée, et se construit et reconstruit conjointement dans le temps. En outre, les maladies et démences imposent leurs propres variations, jusqu'à une forme de décrochage lorsque le/la vieillard/e semble avoir perdu ce qui le reliait encore à l'entendement partagé. Finalement, le récit ex-post d'une expérience de *care* tend à en offrir une

image lissée, positive, plus encore lorsque la vieille personne est décédée et qu'on répugne à en dire « du mal », à « salir sa mémoire ».

La gamme des sentiments mobilisés ne peut se résumer à l'affect ou à l'« amour ». La relation à l'autre mobilise des sentiments variables et contradictoires qui souvent coexistent et s'articulent tant bien que mal. Elle implique notamment pour la *cuidadora* de surmonter de manière constante et continue les effets des éléments qui vont à l'encontre de sa « puissance vitale » : enfermement, fatigue, ras-le-bol, isolement, sénilité, dépendance, humeur et résistances de l'autre. Elle implique donc un constant effort sur soi pour ne pas se laisser submerger par le monde de l'autre, se préserver, et préserver l'autre des effets néfastes de l'épuisement physique et moral⁶.

Une première analyse de l'amour revendiqué (amour, compassion, sympathie, bienveillance, tendresse) permet de mettre en lumière quelques-unes des fonctions concrètes, essentielles, qu'il remplit dans la situation de travail analysée (Borgeaud-Garciandía, 2012). Pour le dire très schématiquement, en soutenant la reconnaissance de la *cuidadora* (de son travail, puis de son identité de *cuidadora*), en aidant à faire passer au second plan les réactions et sentiments adverses, en incarnant ce qu'elles interprètent comme étant la « bonne réponse » aux attentes des personnes soignées, etc., cet affect positif rend la situation de travail supportable.

Ces fonctions de reconnaissance personnelle du travail de *care* sur la base des sentiments développés n'en restent pas au plan de l'affectif mais prennent appui sur du travail concret, que nous appelons *travail de la relation*. Le travail de *care* implique non seulement ce qui vise directement les nécessités et le mieux-être de la personne âgée fragilisée, mais aussi – et peut-être avant tout – les conditions de déroulement de ce travail. Celles-ci ont un impact direct sur la personne âgée et jouent également sur les conditions morales et psychiques de la travailleuse. Toute altération de l'environnement se traduira par une altération de la personne âgée, face à

laquelle la *cuidadora* devra investir deux fois plus d'énergie, de travail et d'elle-même pour ramener le calme et la rassurer. Parce qu'il existe un certain nombre de facteurs que la *cuidadora* ne peut contrôler complètement (comme les aléas de la maladie ou les tensions familiales, mais aussi la stabilité de son emploi), lesquels peuvent s'avérer extrêmement déstabilisants pour la personne âgée et pour elle-même, elle « se rabat » pour ainsi dire sur les aspects les plus contrôlables de son travail. Ce *travail de stabilisation* porte sur divers facteurs : soigner l'environnement affectif mais aussi physique (propreté, rangement, maintenir la familiarité des lieux), renoncer à ses fins de semaines pour rester auprès de la personne âgée afin de ne pas la perturber et de maîtriser ce qui se passe et ce qui se dit (notamment d'elle-même en son absence), se « mettre dans sa tête » et anticiper l'effet d'images télévisées ou de visites inattendues, ou encore travailler jour après jour la relation avec elle, autant d'exemples de cet effort continu.

On en revient alors aux affects, car ce sont les relations les plus stabilisées qui font l'objet de ces récits empreints d'affectivité. L'affect repose sur des conditions de déroulement de l'activité qui ont exigé un travail réussi de stabilisation de la relation. Il faut avant tout séduire, vaincre les premières résistances de la personne âgée face à l'inconnue entre les mains de laquelle elle va devoir s'abandonner. Puis conquérir sa confiance, arriver à faire partie de son monde, de sa vie intime. Il en résulte un pouvoir accru, ainsi qu'un risque plus grand de saturer et de craquer. La stabilité est fragile et facilement réversible. Et ce travail continu de stabilisation représente, dans ce type d'emploi, une part considérable du travail de *care*.

Enfin les contre-exemples, également nombreux, témoignent des effets extraordinairement néfastes des relations qui ne marchent pas, et *a contrario* de l'importance de parvenir à stabiliser la relation pour pouvoir travailler et alléger les difficultés du quotidien. Dans les conditions dans lesquelles se déroulent ces emplois de *care*, les mauvaises expériences

s'avèrent destructives et sont associées par les travailleuses à des maux tels que l'angoisse, la dépression, les cauchemars, mais aussi l'apparition de maladies telles que le diabète. Le seul fait de se remémorer ces histoires leur est visiblement douloureux. Celles-ci sont moins souvent le fait de mauvaises relations avec les vieilles personnes qu'avec leur entourage (conjoint-e, famille). Le travail décrit plus haut parvient généralement à amadouer les vieillard-e-s récalcitrant-e-s ou à trouver un *modus vivendi* passablement apaisé. Mais il arrive que ça ne marche pas. Ainsi Damaris, mère célibataire de quatre enfants, avait accepté un emploi de *care* à demeure chez une vieille dame espagnole qui ne pouvait plus se déplacer seule. Durant plus d'un an elles vivront ensemble. Damaris bénéficie d'une coupure à l'heure de la sieste pendant la laquelle elle rejoint ses enfants, leur prépare à manger, lave leur linge, fait du rangement avant de retourner au travail. Elle décrit une année de souffrances, sans pouvoir réagir aux tourments infligés par la vieille dame tyrannique : interdiction de se lever avant elle, obligation de se coucher plus tôt et de l'attendre pour s'endormir, interdiction de rester plus de cinq minutes aux toilettes (Damaris a peur de s'y rendre, même la nuit), obligation de rester tantôt assise tantôt debout, interdiction d'apporter des affaires personnelles ; la vieille dame exige puis rejette les repas avec une moue de dégoût, la traite en voleuse, passe d'une douceur feinte à un mépris visible, etc. L'expérience de *care* suivante de Damaris ne sera guère plus reposante : la dame se débat chaque fois qu'il faut prendre un bain, crache les médicaments, frappe celle qui est censée l'aider... mais toute la différence se trouve, pour Damaris, dans l'intention. Car cette seconde vieille dame, sénile, a perdu la raison, tandis que l'intention de la première était clairement de la rabaisser, de l'humilier. Poussée par sa propre famille, Damaris parvient finalement à démissionner. Après ces deux expériences, devenue employée domestique au moment de l'entretien elle souhaite ne plus jamais avoir à travailler comme *cuidadora*.

Cuidadoras, personnes âgées, familles. De l'interdépendance des relations

Damaris attendra en vain que la fille de la vieille dame intercède en sa faveur, lui fasse montre d'un peu de compassion, la prenne en compte. À l'écouter, on ne sait à qui elle en veut le plus. C'est sur ce tiers - parfois omniprésent, parfois invisible, mais toujours là - que nous souhaitons maintenant nous arrêter.

Ce « tiers », disons-nous, car la relation qui lie la *cuidadora* et la personne âgée est à ce point centrale et parfois empreinte d'affect qu'elle semble unique, exclusive. Or qu'ils soient présents ou absents aux côtés de leur parent, ses enfants, le plus souvent employeurs de la *cuidadora*, interfèrent dans la relation. Ils ne sont pas les seuls, et les combinaisons sont multiples : conjoint-e, ex-conjoint-e, belle-fille / beau-frère, petits-enfants, neveux et nièces, autres employé-es, qui peuvent cohabiter ou pas avec la personne âgée. Tous ces liens et ces échanges pèsent sur les conditions de travail, les contraintes qui s'appliquent, les relations avec la personne âgée et les perceptions et tactiques des *cuidadoras*.

Ces configurations relationnelles sont très diverses et affectent diversement la *cuidadora* et la relation de *care*. Nous pouvons toutefois dégager quelques-uns des éléments récurrents dans les différentes expériences dont nous ont fait part les *cuidadoras*. Ainsi avons-nous retenu pour illustrer notre propos trois problématiques (la troisième fera l'objet de la partie suivante) : les multiples arrangements entre les parties ; les relations ou conflits familiaux dans lesquels la travailleuse se trouve prise ; les jeux et enjeux de pouvoir qui se créent autour de l'affect, et les rapports de domination qui s'y construisent.

Les arrangements peuvent se faire entre *cuidadoras*, entre la *cuidadora* et la vieille personne (en cachette de ses enfants), entre *cuidadora* et employeurs (dans un contexte d'inéga-

lité des positions). Ils visent en général la continuité de l'accompagnement de la personne âgée, mais aussi l'assouplissement de la contrainte qu'implique le travail à demeure.

Généralement, nous l'avons signalé, le besoin d'une *cuidadora* à demeure se fait sentir une fois que la personne âgée a perdu une grande part de son autonomie. Il arrive un moment où elle ne peut plus rester seule sans risque qu'il lui arrive quelque-chose⁷. Lorsque la *cuidadora* doit exceptionnellement sortir, pour des démarches administratives par exemple, elle prendra sur elle de trouver (et de payer) une collègue de confiance pour la remplacer. Il en est de même lorsque, par choix (contraint) ou imposition, elle est censée rester tous les jours, fins de semaine comprises, auprès de la vieille dame. Estrella, par exemple, travaille avec Mme García sept jours sur sept. Sa fille Rosalba, également *cuidadora* et en qui Estrella a la plus grande confiance, travaille avec Mme Perez de lundi à samedi matin. Rosalba se repose le samedi et se rend auprès de Mme García les dimanches afin que sa mère puisse à son tour se reposer et prendre un peu d'air. Les employeurs d'Estrella, les enfants de Mme García, y trouvent leur compte : ces arrangements familiaux leur permettent d'éviter des tracas.

Les exemples sont nombreux. L'histoire d'Ofelia s'occupant de Mme Italia nous permettra d'illustrer les articulations entre ces ajustements. Ofelia et Italia forment l'un de ces 'couples' cités plus haut. Italia a une fille, Rita, qui vient la voir une petite fois par semaine. Ofelia, quant à elle, a fait venir son mari et son plus jeune fils du Pérou ; elle leur a préparé un logement, mais reste vivre auprès d'Italia. Elles vivront six années ensemble : au début, Italia peut encore se déplacer et a toute sa raison, puis elle perdra peu à peu ses facultés mentales. Au cours de la première période, une importante partie de leur vie commune est sciemment cachée à Rita, patronne d'Ofelia. Ainsi, le fils d'Ofelia vit une partie de la semaine avec elles. Elles l'emmènent à l'école ; Italia assiste aux représentations scolaires, fête ses anniversaires. Le mari d'Ofe-

lia vient également leur rendre visite, ils dînent tous ensemble, il lui arrive même de passer la nuit auprès de sa femme. Italia ne dira jamais rien à sa fille: «Qu'est-ce que tu veux que j'aie lui raconter à celle-là?», cite Ofelia, non sans plaisir. Le gardien d'immeuble, Paquita la vieille voisine (qui cachera une fois l'enfant) sont complices. Quand la santé d'Italia ne leur permet plus de sortir, et qu'elle ne se nourrit plus que de plats très légers et simples, le mari d'Ofelia apporte à sa femme la viande que Rita n'achètera pas pour l'employée. Ce sont là des exemples d'arrangements qui ont permis à Ofelia, avec l'aide d'Italia, de ne pas vivre complètement séparée de sa famille, de ne pas sentir qu'elle abandonnait une deuxième fois son petit garçon. Ils prennent aussi des accents de petites revanches à l'encontre de Rita, présentée par Ofelia comme une patronne abusive et une fille négligente. Rita s'accommodera fort bien, ou même participera directement à d'autres arrangements: par exemple, lorsqu'Ofelia, son unique jour de congé arrivé, emmène Italia chez elle pour ne pas qu'elle passe la journée toute seule. Ou encore, lorsqu'arrivent les fêtes de fin d'année, Ofelia est autorisée à inviter son mari et son fils à partager le repas du réveillon chez Italia. Ofelia ne manquera pas d'ajouter, comme une critique détournée, « nous étions comme sa famille ». Puis viendra le grand tournant, la maladie d'Italia. Un jour, alors qu'Ofelia se trouve en voyage au Pérou, Rita place sa mère en maison de retraite. À Ofelia, qui se retrouve sans emploi, elle refusera toute reconnaissance financière de ses années de travail, sous prétexte que celle-ci aurait bénéficié d'un toit et de nourriture.

Mais ici encore, les arrangements ne versent pas tous à ce point dans le profit et le mépris. Ainsi, l'employeur de Rosalba, psychologue, offre à Rosalba (qui sort un week-end par mois) et à Estrella (qui sort alors toutes les fins de semaine) d'occuper son cabinet, un appartement de deux pièces avec cuisine et salle de bains, pour leur éviter d'avoir à payer un loyer. Non déclarées, il paie la sécurité sociale des deux femmes. Quand sa mère

mourra, il leur trouvera un appartement et se portera garant (indispensable pour pouvoir louer à Buenos Aires). Rosalba ne laisse pourtant pas ces inhabituelles largesses cacher la faiblesse de son salaire, qui n'a d'équivalent que les fastuosités insensées de la sœur de Monsieur, qui pleurniche de ne pouvoir payer la travailleuse, si ce n'est mieux, du moins en temps et en heure...

Même lorsque la *cuidadora* et la personne âgée vivent seules sans recevoir pratiquement de visites, leur relation n'est jamais absolument duale. Ne serait-ce que parce que, même absent, l'employeur ou la personne le représentant (nièce, petite-fille – des femmes généralement) détient du pouvoir sur l'emploi et incarne le « regard extérieur » (par lequel peut apparaître la méfiance, la suspicion). La personne âgée vit souvent seule, mais il arrive qu'elle cohabite avec de la famille: un-e conjoint-e le plus souvent, parfois d'autres membres de la famille. La *cuidadora* devient un élément à la fois intérieur et extérieur. Elle partage des menus secrets, mais peut aussi être sollicitée (ou intervenir d'elle-même) en tant que regard extérieur; ou bien retrouver à tout moment son extériorité avec la perte de son emploi. La nature même de son travail la plonge au plus intime de la vie, du corps, de la sexualité, des sentiments, mais aussi de la maladie, de la mort, ce qui n'est pas sans susciter des émotions chez les autres. Le fils qui refuse de voir la pathologie dont souffre sa mère. Le mari qui veut retrouver à nouveau sa femme auprès de lui dans le lit conjugal, tandis que la vieille dame appelle la *cuidadora* à son secours. La femme dégoûtée par l'incontinence de son mari, qui lance à la travailleuse: « Comment donc pouvez-vous nettoyer cela?! » (a-t-elle seulement le choix?). La famille traversée de conflits qui attend que le vieux finisse par mourir. La *cuidadora* devient témoin et partie, à moins qu'on n'essaie de la convertir en complice (comme Rosalba, que la famille du vieux docteur pousse – sans succès – à lui administrer des somnifères pour être plus tranquille). Sa proximité avec son « protégé » suscite

la méfiance; mais c'est cette même proximité qui sera également utilisée par la famille pour arracher au vieux monsieur un pouvoir sur ses biens, avant de l'envoyer illico en maison de retraite. Rosalba, vidée, frôle la dépression.

Même lorsqu'elle n'est pas impliquée dans les conflits intrafamiliaux, la *cuidadora* en souffre les conséquences à travers la personne dont elle prend soin. La tristesse de celle-ci, son amertume ou sa colère après une friction avec (par exemple) ses enfants devra, selon son état de santé, donner lieu à des stratégies visant à l'apaiser, ainsi qu'à essayer d'anticiper et de prévenir le retour de situations similaires.

Relations de *care*, relations affectives, de travail, de domination

Ces relations au sein desquelles la *cuidadora* se trouve impliquée sont évidemment marquées par des rapports de pouvoir: rapports de pouvoir au sein des familles (Jelin, 1984), rapports de pouvoir entre employeurs et employées, rapports de pouvoir qu'engage également la relation de soin qui met en présence deux personnes dont l'une est dépendante de l'autre. Ces relations sont d'autant plus complexes qu'elles mettent en scène plusieurs personnes qui sont interdépendantes (et sur différents plans), et qu'elles sont pénétrées d'affects en tout genre, alors que la personnalisation des relations de dominations se trouve poussée à l'extrême (Borgeaud-García, Lautier, 2011).

Les affects jouent un rôle important en tant qu'ils traversent et qu'ils font l'objet d'enjeux de pouvoir. N'oublions pas que les *cuidadoras* vivent avec les personnes dont elles s'occupent, qu'elles plongent au plus intime de leurs existences, qu'elles alimentent, torchent, consolent jour après jour, semaine après semaine. Elles le font dans un grand isolement, qui est à la fois physique mais également lié au fait que les autres (la famille essentiellement) ignorent ou veulent ignorer à

peu près tout des difficultés, des efforts et des souffrances attachés à leur travail auprès du vieux parent. À ce qui est vécu comme un manque de reconnaissance des uns répond le façonnage (du moins pour la *cuidadora*) d'une forme d'exclusivité affective avec le parent soigné. De même, certains membres de la famille – particulièrement, dans les cas rapportés, des conjointes et des filles⁸ – peuvent se sentir déplacés, ce qui peut les amener à rendre la vie impossible à la travailleuse, critiquant chacun de ses gestes. Dit autrement, des récits rapportés par les *cuidadoras* se dégagent des tensions et des jeux qui témoignent d'une *concurrence affective* là où la travailleuse peut manifester un certain pouvoir – qui renvoie à une fiction égalitaire, mais peu importe ici que ce pouvoir soit ou non réel – face à ses employeurs. Les métaphores familiales (« nous étions comme mère et fille » « nous étions sa famille »), combinées à la réprobation de ce qu'elles jugent comme un abandon des parents par les enfants, font partie de cette rivalité. Il n'est pas rare que les personnes âgées, par espièglerie, parce qu'elles finissent par se sentir plus proches de la *cuidadora* et/ou par dépit envers des enfants qu'elles voient trop peu, participent à ce « jeu ».

Dans l'histoire d'Ofelia et Italia, la *cuidadora* se plaît à mettre en exergue leur complicité face à « Mme Rita », la fille de la vieille dame. De ses débuts avec Italia, Ofelia dira « je l'ai conquise (*me la gané*) avec le rire, les blagues (...) Je l'ai conquise, même qu'elle ne faisait pas autant attention à sa fille qu'à moi ». De même, dans la reconstruction qu'en offre la *cuidadora*, Italia ne pipe mot de leurs combines et manifeste ouvertement sa position lors des visites en cachette de la famille d'Ofelia par des phrases telles que « Qu'elle ne vienne pas *celle-là*, qu'elle ne s'avise pas de venir ! » ou « Que veux-tu que je lui dise à *celle-là*, qui ne vient que pour me regarder un moment et s'en va ? ». Ce genre de petites phrases et anecdotes sont couramment rapportées et font sens dans le jeu des relations entre les parties.

Mme Perez regarde distraitemment la télévision tandis que se déroule un tout

premier entretien avec Rosalba. De temps à autre elle place un petit commentaire, ajoute son petit grain de sel, visiblement complice de la *cuidadora* et amusée par la distraction qu'offre ma présence. En voici un extrait, qui souligne cette complicité notamment vis-à-vis du fils 'M. Gerardo' :

R: (Par rapport à ses expériences précédentes) *Avec Mme Perez, on est bien.*

Mme P: *Quoi ?*

R (fort): *ON EST BIEN ENSEMBLE !*

Mme P: *Ah, oui, je suis heureuse avec elle.*

N: *Quelle chance !*

Mme P: *Moi, je l'aime beaucoup, et elle m'aime aussi.*

N: *Vous semblez tranquilles ici.*

R: *oui, toutes les deux...*

Mme P: *Oui, on est tranquille; personne ne nous emmerde, pas vrai? Parce que si on vient nous emmerder, alors là... !*

R: *Là oui? Et que feriez-vous ?*

Mme P: *Qu'est-ce que j'en sais? Je le renvoie à coups de pied dans les fesses!*

(rires)

(...)

R: *l'autre fois, quand je lui ai dit [à Mme Perez] « je vais parler à M. Gerardo pour qu'il augmente mon salaire », elle m'a dit « Bien sûr! Toi, tu me préviens et moi je fais en sorte qu'il t'augmente! »*

Mme P: *moi je la défends. Que Dieu la bénisse.*

Comme nous l'avons laissé entendre avec l'exemple de Rosalba et du vieux docteur, la proximité qui s'instaure entre *cuidadora* et personne âgée peut être utilisée à diverses fins. Lorsqu'éclate la crise économique et sociale de 2001, les enfants d'Ángel, la « nouvelle famille » de Celia, lui font part de l'impossibilité de continuer à l'employer, et même de lui payer ce qui lui est dû. Mais ne voulant pas qu'Ángel, vieux, malade et attaché à Celia, sache la vérité, ils demandent à cette dernière de raconter qu'elle a décidé de repartir dans son pays natal. Celia le fait; elle se retrouve littéralement à la rue, et c'est à elle, la *cuidadora*, de porter seule la charge affective de son renvoi, du deuil qu'elle doit faire, et de l'amertume pleine de reproches d'Ángel.

Que souhaitons-nous transmettre avec ces illustrations? Nous avons, dans un article précédent, suggéré

l'idée d'une « triangulation » des relations de domination, ces dernières étant abordées sous l'angle du paternalisme qui conjugue contrainte et protection, ainsi que l'inscription de la relation dans l'ordre domestique (Borgeaud-Garciandía, 2012). Cette triangulation – dans laquelle *contrainte* (pouvoir sur leur emploi et sur l'illusion de leur inclusion familiale, cf. le dernier exemple de Celia) et *protection* (très relative) sont incarnées par les enfants-employeurs, tandis que les personnes âgées à « aimer » et à protéger deviennent la raison de leur inclusion dans l'ordre domestique – permet de dissocier la relation affectueuse et la relation d'emploi rémunéré, le don désintéressé d'affection et l'échange économique (De Ridder, Legrand, 1996). Ce que nous cherchons à montrer, c'est à quel point les positions et les relations entre ces différents acteurs sont traversées d'affects, qui sont partie prenante des contraintes et des tactiques mobilisées sur cette scène: ils représentent une pièce essentielle des jeux et enjeux de pouvoir. Les affects tout à la fois renforcent la contrainte et introduisent du jeu.

Indissociables du type de travail analysé ici, les affects sont embarrassants pour la sociologie. Ils témoignent des limites d'une discipline bien mal outillée pour les aborder (Hirata, 2002), et ne sont pas sans embarrasser les chercheurs confrontés aux risques de tomber dans la naturalisation et les explications psychologisantes (Vidal, 2007; Morice, 2000). Or, si l'on suppose qu'ils traversent peu ou prou la plupart des emplois (Borgeaud-Garciandía, Lautier, 2011), ils structurent littéralement les emplois de *care* à demeure, dont l'étude ne peut faire l'économie. Le phénomène est d'autant plus complexe que les affects mettent en scène plusieurs personnes, et ne sont pas dépourvus d'ambiguïté. Pivot des récits des *cuidadoras*, ils ne relèvent *stricto sensu* ni des relations familiales, ni des relations amoureuses, ni des relations de travail, en même temps qu'ils semblent appartenir à toutes ces relations à la fois. Les liens de subordination en paraissent moins directement saisissables et plus diffus, en raison de l'omniprésence des affects

(positifs ou négatifs, réels ou pas) et de la triangulation des relations.

De même, l'analyse des relations, des affects et des rapports de subordination ne peut être détachée des contextes et des conditions qui caractérisent ces emplois: l'enfermement continu, l'isolement, une disponibilité et une responsabilité sans trêve, la cohabitation sans répit avec la sénilité et ses effets (changements d'humeur, excès d'agressivité et de tendresse, répétitions, hallucinations, etc.), avec les excrétions corporelles, puis souvent la mort, éléments auxquels s'ajoutent l'instabilité intrinsèque de cet emploi, la dépendance du logement, des salaires bas. Or, à l'écoute des récits des *cuidadoras*, ces conditions, objectives et porteuses de souffrances réelles (Borgeaud-Garciandía, 2012), semblent enveloppées d'une gaine affective qui, telle une enveloppe protectrice, les tient à une distance prudente d'une perception trop aiguë de leurs effets. Les relations interpersonnelles et les affects protègent tout autant qu'elles contraignent. Le rôle assumé par les *cuidadoras*, la responsabilité et le dévouement que l'emploi à demeure exige, cachent sous le don de soi et l'amour revendiqués par les travailleuses les mailles puissantes d'une domination d'autant plus insidieuse qu'elle est fortement personnalisée, alors même que cette personnalisation se trouve apparemment détachée de la personne de l'employeur, du patron, du chef.

Les relations avec l'enfant/employeur ne sont pas dépourvues d'ambiguïté. Il peut être le tiers extérieur recherché, on désire de lui des témoignages de reconnaissance, tout en vivant sa présence comme une intrusion, ou son absence comme une grave faute vis-à-vis du vieux parent. Les relations avec les personnes âgées sont, lorsqu'elles marchent, facilement naturalisées. Ce n'est pas le cas avec l'enfant, avec lequel s'instaurent des formes d'attentes, d'exigences, voire de concurrence. Il est l'employeur, dont dépendent les conditions d'emploi et de reconnaissance, mais il occupe en même temps une place, un statut, un rôle d'enfant, qu'elles estiment souvent remplir à sa

place mais sans les prérogatives qui lui sont attachées.

Pour avancer dans l'analyse des affects et des ressorts affectifs de la domination, le concours de la psychodynamique du travail s'avère indispensable (Hirata, 2002). Bien que cela puisse paraître périlleux, c'est dans les relations amoureuses que l'on trouve quelques-unes des manifestations qui prennent corps dans les relations (« réussies ») entre *cuidadora* et personnes âgées à travers l'affect (Dejours, 2002)⁹. Relations « réussies », « qui marchent », c'est-à-dire que les attentes non seulement physiques mais affectives de la personne âgée – que l'on peut associer au comportement d'*attachement* (Dejours, 2002) – déclenchent les réponses – que l'on peut associer au comportement de *retrieval* (*ibid.*) – en termes de (désir de) protection, de soin de la part de la *cuidadora*. L'objet d'« amour », qui est en même temps et avant tout *objet et matière de son travail (rémunéré)* renvoie à la *cuidadora* une image positive d'elle-même, pour elle-même. Elle sait s'y prendre, trouver le tempo, façonner le mieux-être de l'autre, chercher le sien propre. Nous l'avons vu, cette stabilisation affective, dont on perçoit la part identitaire, n'est pas donnée d'avance, elle se conquiert et, une fois conquise, doit être renouvelée et protégée. La relation d'attachement suscite de la dépendance; toutefois les rapports de domination diffèrent de ceux décrits dans la relation amoureuse. S'agissant de la personne âgée, la dépendance préexiste à l'arrivée de la *cuidadora*, même si les relations interpersonnelles qui se développent ensuite la renforcent. Cette dépendance, non seulement pour les tâches quotidiennes mais affective, ne fait pas qu'éveiller une réponse de la part de la *cuidadora*, elle lui permet d'accroître quelque peu le contrôle sur son emploi. Dans ce sens, une relation « qui marche » est gage d'une dépendance accrue des enfants-employeurs vis-à-vis de l'employée à laquelle est attaché leur vieux parent, même si les employeurs gardent le pouvoir sur l'emploi donné. Ainsi la position dominante que cette relation donne à la *cuidadora* est-elle toute relative.

Si ces positions dominant-dominé existent bel et bien au sein du foyer de la vieille personne (celle-ci est finalement « employeur », tandis que l'employée est en position subalterne, même si elle représente la personne dont la première dépend), c'est généralement la position commune « dominée » qui semble l'emporter. Comme si la fragilité et de l'une et de l'autre, l'intimité partagée, huilée par le travail des affects, voilaient fictivement l'inégalité des positions, qui se trouvent alors unies face à l'« extériorité » qu'incarnent les enfants-employeurs.

L'« amour » revendiqué, nous l'avons vu, est secondaire au travail (Molinier, 2005b), tout en lui étant intrinsèquement attaché (Molinier, 2005a). Les réponses affectives sont intimement liées à un travail continu, soutenu, de stabilisation des conditions de travail qui passe en partie par une stabilisation affective, émotionnelle, psychologique de la personne âgée. Suivant Hochschild (2003), il y a effectivement un travail réalisé sur les sentiments et les affects, destiné à les rendre appropriés à la situation vécue et à entraîner une réponse émotionnelle chez l'autre (Soares, 2003). Il répond à une injonction sociale (une bonne *cuidadora* se doit d'aimer les personnes âgées) mais il est surtout vital pour supporter les conditions de travail et de vie. Lorsque Hochschild suggère que ces travailleuses seraient peut-être mieux à même de percevoir les règles émotionnelles qui régissent le jeu en profondeur, les vivant moins comme une partie d'elles-mêmes que comme une partie de l'emploi, le travail de *cuidadora* à demeure tend à montrer que ce travail des sentiments, lorsqu'il réussit, est au fondement de ce qui leur permet de se reconnaître comme étant « une bonne *cuidadora* » et de construire une image valorisée d'elles-mêmes, tout en rendant plus supportable l'enfermement, la proximité de la maladie et les autres tourments de l'emploi. Même si le travail émotionnel est effectivement lié à l'emploi¹⁰, la place centrale qu'il occupe ici, y compris dans l'élaboration d'une image positive de soi, rend sa déconstruction réflexive difficile,

sinon risquée. Et le carcan n'en est que renforcé.

Conclusion

Dans l'emploi de *care* à demeure, le couple dominant-dominé, qui se superposerait au couple employeur-employé, est à la fois moins net (il semble s'estomper au quotidien, au profit de la relation personnelle entre *cuidadora* et personne âgée) et particulièrement présent en toile de fond. En cela le *care* à demeure se distingue de l'emploi domestique qui met directement en présence employé-e et patron-ne (Rollins, 1990; Vidal, 2007). Ici aussi les relations sont marquées par une grande fragilité (Vidal, 2007), mais celle-ci demeure attachée au travail et à la relation auprès de la personne âgée. Généralement, les *cuidadoras* préfèrent travailler seules, tenir les tiers à distance de leur quotidien, et contrôler autant que faire se peut la situation de travail et de vie dans leur îlot. Là, elles élaborent les conditions d'exercice de leur travail les plus apaisées et prévisibles, notamment par la production de sentiments qui à la fois les protègent en les soulageant du poids des conditions d'emploi, stabilisent la vieille personne soignée, et renforcent la dépendance de l'une et de l'autre.

Après avoir dûment mis en garde contre les explications psychologisantes, A. Morice dans sa recherche sur le paternalisme et le clientélisme contemporains appelle à ne pas négliger les pesanteurs affectives qui cimentent la relation personnelle, même lorsque les conditions d'emploi se sont fortement dégradées (Morice, 2000: 157). Aux multiples contraintes qui s'exercent sur les *cuidadoras* dans les conditions décrites, se greffent ainsi ces « contraintes par cœur » (*ibid.*). Mais cela n'est pas suffisant. Car au-delà des affects – ou en deçà puisque ces derniers tendent à s'imposer comme la partie volontairement visible de la relation – s'exerce une contrainte plus assujettissante encore, que nous pourrions appeler *contrainte par responsabilité* (responsable du bien-être et de la vie d'autrui, et responsable aux

yeux d'autrui), qui est simultanément *contrainte par obligation morale* (pour soi). Cette responsabilité est liée au désir de contrôle de la situation et de tout ce qui touche la personne soignée, mais elle a aussi pour pendant la *peur*, peur continue qu'il arrive quelque chose, et qui les amène à redoubler la vigilance jusqu'à l'épuisement. Cette responsabilité, c'est leur force mais aussi leur talon d'Achille, voire leur propre épée de Damoclès¹¹, la menace qui plane sur leur tête, non seulement sur leur emploi mais sur l'image d'elles-mêmes; elle est leur force tant qu'aucun incident ou accident n'advient. Car dans ce cas la *cuidadora*, dépourvue de médiation face à l'employeur, sera toujours – ou se croira toujours – soupçonnée de n'avoir pas agi correctement; d'être en faute.

Dans la ville agitée de Buenos Aires, dans des milliers de mini-enclaves éloignées des regards et de l'agitation de l'humanité active, coupées des temporalités sociales, se déroulent à huis clos ces scènes de vie à la fois paisibles et tourmentées, parfois plaisantes mais combien harassantes. Le travail de *cuidadora* à demeure auprès de personnes très malades ou ayant perdu la raison est riche en éléments de réflexion sur la continuité des gestes, des activités et de l'attention (que nous n'avons pas abordé ici); sur la complexité des relations, leurs usages et leurs effets; sur les jeux des affects qui protègent autant qu'ils renforcent les contraintes; ou encore sur la responsabilité, le « souci de l'autre » qui, de même qu'il justifie à leurs propres yeux leur présence, les assujettit plus encore que n'importe quelle entrave.

Bibliographie

- Avril C. (2006), « Le travail des aides à domicile pour personnes âgées : contraintes et savoir-faire », *Le Mouvement Social*, n° 216.
- Borgeaud-Garciandía N. (2012), « Le care à demeure. Le travail des *cuidadoras* migrantes à Buenos Aires », *Travailler*, n° 28, p. 75-100.
- Borgeaud-Garciandía N. (*à paraître*), « Trajectoire de vie et relations de domination. Réflexions à partir de travailleuses migrantes à Buenos Aires », *Cahiers du Genre*, n° 58.
- Borgeaud-Garciandía N., Lautier B. (2011), « La personnalisation de la relation de domination au travail : les ouvrières des maquilas et les employées domestiques en Amérique latine », *Actuel Marx*, Presses Universitaires de France, n° 49.
- Cerruti M. (2009), « Gender and intra-regional migrations in South America », *Research Paper* n° 12, United Nations Development Program, Human Development Reports.
- Cortés R., Groisman F. (2004) « Migraciones, mercado de trabajo y pobreza en el Gran Buenos Aires », *Revista de la CEPAL*, n° 82.
- De Ridder G., Legrand C. (1996), « Distance professionnelle et intimité affective », in Jean-Claude Kaufmann (dir.), *Faire ou faire-faire? Famille et services*, Presses Universitaires de Rennes.
- Dejours C. (2002) « Les rapports domestiques entre amour et domination », *Travailler*, n° 8
- Dussuet A. (2010), *Travaux de femmes. Enquête sur les services à domicile*, Paris, L'Harmattan
- Hirata H. (2002), « Travail et affects. Les ressorts de la servitude domestique. Notes de recherche » *Travailler*, n° 8.
- Hochschild A. R. (2003), « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler*, n° 9, p. 19-49.
- Jelin E. (1984), *Familia y unidad doméstica: mundo público y privado*, Buenos Aires, CEDES.
- Kergoat D. (2009), « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », in Dorlin E. (ed.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF.
- Kaufmann J.C. (dir.) (1996), *Faire ou faire-faire? Famille et services*, Presses Universitaires de Rennes.
- Molinier P (2005a), « De la condition de bonne à tout faire au début du xx^e siècle à la relation de service dans le monde contemporain : analyse clinique et psychopathologique », *Travailler*, n° 13.
- Molinier P. (2005b), « Le care à l'épreuve du travail. Vulnérabilités croisées et savoir-faire discrets », in Laugier Sandra, Paperman Patricia (dir.), *Le souci des autres. Éthique et politique du care*, Paris, Raisons Pratiques, EHESS.
- Morice A. (2000), « Recherches sur le paternalisme et le clientélisme contemporains : méthodes et interprétations », *Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches*, Paris, EHESS.

- Rollins J. (1990), « Entre femmes. Les domestiques et leurs patronnes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 84, n° 1.
- Soares A. (2003), « Les émotions dans le travail », *Travailler*, n° 9, p. 9-18.
- Vidal D. (2007), *Les bonnes de Rio. Emploi domestique et société démocratique au Brésil*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

Notes

1. Le terme n'existant pas en français, nous maintenons l'usage de l'espagnol (*cuidadora*) plutôt que l'anglais (*caregivers*) plus courant.
2. L'emploi domestique et de *care* concernait au début des années 2000, près de 60 % des Paraguayennes et près de 70 % des Péruviennes (Cerruti, 2009). Dans la ville de Buenos Aires, près de la moitié de ces emplois était occupés par une travailleuse migrante latino-américaine.
3. Malgré les diverses transformations économiques, l'Argentine conserve une structure nettement moins duales que d'autres pays de la région et se caractérise encore par une classe moyenne étendue. Les employeurs ne sont pas forcément très aisés. Faire appel à une *cuidadora* à demeure n'est pas une option de luxe. D'un côté, les institutions gériatriques privées sont très chères, d'un autre, rares sont les familles qui peuvent se permettre de payer les services qualifiés d'une ou de plusieurs *cuidadoras* formées par des organisations associatives ou privées reconnues. La *cuidadora* migrante à demeure représente une solution à la dépendance des vieux parents dans un pays dépourvu de services publics adéquats, s'inscrivant dans un régime de *care* de type familialiste où il faut être soit très riche soit très pauvre pour pouvoir bénéficier des services d'une auxiliaire formée. Il est toutefois certain que faire appel à une *cuidadora* à demeure implique que le foyer employeur puisse compter soit sur un très bon salaire soit sur deux salaires, ce qui est loin d'être le cas pour une grande partie de la population.
4. À la veille du nouveau millénaire, parmi les employées des services domestiques dans la ville de Buenos Aires et sa banlieue, quasi 60 % étaient issues des migrations (internes pour 45 %, de l'étranger pour 13 %). Les actives qui résidaient dans cette région depuis moins de 10 ans étaient issues de migrations latino-américaines à 48 %, et des migrations internes à 40 % (ce qui témoignerait d'une compétition/remplacement d'une population par l'autre dans ce secteur); les 12% restants

correspondant aux employées originaires de la Province de Buenos Aires (Cortés et Groisman, 2004)

5. Nous privilégions le mot « affect » ou « sentiment » plutôt qu'« amour », pour mieux signifier que ceux-ci peuvent être positifs ou négatifs, jamais indifférents, souvent ambigus.
6. C. Avril (2006) analyse les contraintes et particulièrement les « contraintes relationnelles » qui s'exercent sur les aides à domicile pour personnes âgées au cours de leurs diverses interventions quotidiennes, en France. Malgré les spécificités de l'emploi à demeure, on voit déjà à quel point ces contraintes sont pesantes.
7. Dans tous les emplois de *care* à demeure présentés par nos interviewées, elles ont été embauchées par un membre de la famille pour prendre soin d'une personne déjà malade ou affaiblie qui ne pouvait demeurer seule (soit qu'elle vivait seule, soit que les personnes présentes ne pouvaient en prendre soin de manière permanente). Même lorsque, les premiers temps, la vieille personne conserve une certaine autonomie (qui ne dure pas), la présence de la *cuidadora* vise l'assistance et non pas uniquement la compagnie. Aucun des témoignages rapportés ne prend la forme de la « dame de compagnie » employée directement par une vieille personne indépendante. Il est possible que ces embauches passent par d'autres types de réseaux (par exemple, les *cuidadoras* formées par des associations spécialisées). Dans ce type d'emplois, même s'il s'agit de « *care* à demeure auprès d'une personne âgée », on peut imaginer que les relations de travail et affectives renvoient davantage à celles, duales, qui caractérisent les emplois domestiques qu'à la triangulation ici analysée; triangulation qui par ailleurs se veut une hypothèse de travail utile à la réflexion plus qu'une réalité vérifiable dans toutes les situations de *care* à demeure.
8. Statistiquement c'est une évidence, puisqu'elles sont largement majoritaires à s'occuper des membres non autonomes de la famille. Ici nous ne pouvons raisonner statistiquement. Par contre, la filiation ainsi que cette responsabilité familiale socialement attribuée aux femmes peuvent expliquer que les unes et les autres – les *cuidadoras* et les épouses ou les filles – se placent sur le même terrain, tandis que pour les *cuidadoras* il existe un certain décalage entre leurs fonctions et affects et ceux d'un mari ou d'un fils, lesquels n'entrent pas davantage en concurrence avec ces dernières.
9. « L'attachement renvoie à un comportement instinctuel inné qui se manifeste

par la recherche du contact avec l'autre, déclenchant chez ce dernier une réponse en termes de protection (*retrieval*). Le rapport entre attachement et *retrieval* constitue l'onde porteuse de la relation primaire de l'être humain. Par la suite, l'attachement perdure sous une forme résiduelle, notamment dans la relation d'amour » (Dejours, 2002).

10. Par exemple ce travail émotionnel ne survit pas à l'emploi. C'est souvent la mort qui clôt la relation. Mais lorsque les vieux parents sont placés en maison de retraite, la relation ne se poursuit pas (en dehors de son élaboration par le souvenir et la mémoire).
11. Voir à ce sujet l'illustration qu'en donne A. Morice (2000:204-206).

